

# Quine critique de Peirce : vérité et convergence

*Actes du colloque de Barbizon, septembre 1999*  
« Science et engagement ontologique »

Layla Raïd

Université de Picardie, Faculté de Philosophie

Karim Belabas

Université Paris-Sud, Département de Mathématiques  
Karim.Belabas@math.u-psud.fr

**Résumé.** Nous proposons une analyse de certains arguments opposés par Quine dans *Le mot et la chose* à la conception de la vérité de Peirce. A l'idée que la vérité pourrait être comprise comme l'opinion ultime soutenue par la communauté scientifique sur une question donnée, il faut opposer la difficulté à concevoir une topologie raisonnable sur l'ensemble des opinions (ou des énoncés). Nous développons l'analogie mathématique présente dans cette image d'une vérité-convergence, et montrons qu'elle ne peut rendre compte de certains phénomènes cruciaux, notamment l'évolution des formes du discours scientifique.

**Abstract.** We propose to analyse some of Quine's arguments in *Word and Object* against Peirce's conception of truth. Against the idea that truth could be understood as the ultimate opinion held by the scientific community on a given question, one must hold that a sensible topology on the set of opinions, or statements, is hard to conceive. We develop the mathematical analogy implicit in this image of convergence and show that it could not, for example, account for crucial phenomena such as the evolution of the forms of scientific discourse.

## 1 Deux conceptions de la vérité<sup>1</sup>

Quine confronte à la fin du premier chapitre du *Mot et la chose* les mérites de deux conceptions différentes de la vérité, la sienne, et celle de Peirce qu'il présente ainsi :

Peirce était tenté de définir la vérité directement en termes de méthode scientifique : elle serait la théorie idéale dont on s'approche comme d'une limite quand les (supposés) canons de la méthode scientifique sont utilisés sans cesse sur l'expérience toujours renouvelée. [6, p. 23]

A cette définition forte, Quine oppose une conception qu'on a pu dire déflationniste : pour une phrase donnée, le concept de vérité n'est pleinement clair que lorsqu'est possible la décitation, c'est-à-dire la suppression des guillemets qui l'entourent. Quine écrit, en renvoyant ici brièvement aux oeuvres de Tarski :

Dire que l'énoncé «Brutus a tué César» est vrai, ou que «Le poids atomique du sodium est 23» est vrai, est en réalité simplement dire que Brutus a tué César, ou que le poids atomique du sodium est 23. [6, p. 24]

L'usage du prédicat de vérité pour une phrase explicite donnée est clarifié (et apparaît superflu). Pour certains des emplois du mot «vrai» qui n'admettent pas la décitation, la construction de Tarski permet cependant une définition, qui ne se réduira pas à une simple élimination du prédicat de vérité. Ainsi des exemples que donne Quine dans l'article «Vérité» de *Quiddités* :

On ne peut ainsi se passer de [l'adjectif «vrai»] lorsque nous disons que certaines (ou toutes les) phrases ayant telle ou telle forme spécifiée sont ou ne sont pas vraies, ou que l'assertion de quelqu'un -- qu'on est dans l'impossibilité de citer -- était ou n'était pas vraie, ou que les lois contre la diffamation ne s'appliquent pas aux assertions vraies, ou lorsqu'on jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. [8, p. 214]

La définition de Peirce porte sur une partie des usages du concept de vérité que la simple décitation ne permet pas d'éliminer, mais qui ne semble pas entrer non plus dans le cadre de ces exemples. Il s'agit en l'occurrence de comprendre ce qu'est la vérité quand elle est présentée comme la limite de l'enquête empirique, le but ultime poursuivi par la science -- usage typiquement illustré par le titre d'un des livres de Quine, *Pursuit of Truth* [9]. Selon Quine, il y a de nombreuses raisons pour lesquelles cette conception de la vérité semble devoir rester confuse, pour importante qu'elle soit dans notre pratique, ou du moins peut-être dans la façon un peu pathétique dont nous la représentons parfois.

Quelles sont les objections de Quine ? Premièrement, la définition de Peirce, explique Quine, suppose l'existence d'un organon final de la méthode scientifique<sup>2</sup>. Ensuite, elle contient un appel à

l'infini, que sous-entend cette formulation célèbre de Peirce, dans «How to Make Our Ideas Clear» :

L'opinion qui est destinée à être acceptée ultimement par tous les chercheurs est ce que nous entendons par vérité, et l'objet représenté dans cette opinion est le réel. Voilà comment j'expliquerais la réalité. [4, 5.407]

En effet, dans le *Dictionnaire de Philosophie et de Psychologie* de Baldwin [2], l'ultime est défini par Peirce de la façon suivante (en une deuxième acception) :

( ... ) l'état-limite d'une série sans fin d'états, qui se rapprochent indéfiniment de l'état-limite, et globalement de plus en plus, sans nécessairement jamais l'atteindre; bien que le mot d'ultime n'implique pas l'impossibilité d'y atteindre effectivement.

Ainsi a-t-on soutenu que l'objet réel est ce qui sera représenté dans l'ultime opinion que l'on s'en fera. Ceci implique une série d'opinions qui se succèdent l'une l'autre, et dont on espère qu'elles peuvent de façon ultime tendre de plus en plus vers une opinion limite, même si elles n'atteignent pas le repos de l'opinion dernière. [4, 5.609]

Quine trouve problématique cet appel à l'infini pour définir une notion qui doit tout de même valoir pour les phrases que nous sommes susceptibles de prononcer. Plus fondamentalement, et ce point nous intéressera particulièrement, l'image d'un processus convergent ne lui paraît pas licite :

Il y a un usage fautif de l'analogie numérique quand on parle de la limite de théories, puisque la notion de limite dépend de celle de «plus proche que», qui est définie pour les nombres et non pour les théories. [6, p. 23]

Même si on admet qu'on peut définir une notion de proximité entre deux théories dans le langage de Quine, ou entre deux opinions dans celui de Peirce, et que l'on considère une série d'opinions effectivement convergente, Quine trouve encore à une telle définition deux difficultés. D'abord, pourquoi supposer qu'une telle série possède une unique limite -- étant donné le classique problème de la sous-détermination des théories par l'expérience ? Enfin, même si nous parvenions à construire une unique systématisation totale de la science qui soit conforme, comme le dit Quine, à toutes les excitations nerveuses des hommes, passées, présentes et futures, alors cette définition de la vérité ne fournirait pas pour autant un seul véritable critère pour décider si une phrase donnée quelconque est vraie ou fausse. Dans l'optique de Quine, nous pourrions voir cette faiblesse comme une consolation : la définition contestée se révélant inopérante, nous pourrions l'abandonner sans regret.

## 2 L'analogie numérique

Reprenons d'abord les arguments de Quine contre l'usage par Peirce de l'idée de proximité. Il lui oppose de ne pas avoir proprement défini la distance entre deux théories, distance qui décroîtrait jusqu'à la donnée d'une limite finale. Il lui reproche donc d'appliquer une métaphore numérique

issue des mathématiques sans expliquer ce qui permet cette application.

On peut se demander quelle est la place de cette analogie dans la définition de Peirce. Il est clair que, pour lui, la progression vers la vérité ne doit pas être comprise de manière uniquement numérique; il n'entend pas réduire le contenu d'une «opinion», pour reprendre son terme, ou d'une croyance obtenue en appliquant la méthode scientifique, toujours selon ses termes, à un nombre. Mais il est tout aussi clair que c'est à partir de l'analogie numérique que Peirce nous propose d'imaginer la convergence entre les opinions, et espère pouvoir en donner un concept clair. L'absence d'une redéfinition de la progression vers une limite unique pour une suite de *croyances* semble indiquer une prééminence non-discutée de l'allégorie numérique, que manifesterait la définition donnée par Peirce de l'ultime.

Une des motivations de cette analogie réside en une certaine conception de la progression du savoir. La définition de la vérité et celle, corrélative, de la réalité sont en effet assorties de la notion de destin (*fate*) : l'opinion ultime est celle qui est *destinée* à être acceptée, à la limite peut-être infinie, qu'importe, de l'enquête empirique. Peirce indique qu'il serait trop facile de ne concevoir que des usages superstitieux de la notion de destin, et donne ce simple exemple : «Nous sommes destinés à mourir». Le sens où Peirce utilise ce terme est tout de même étonnant. Il constitue une manière étrange d'exprimer ce qui ne semble au fond qu'une relation interne entre la recherche scientifique et son but. Il s'agit d'une espèce de destinée *conceptuelle*, semble-t-il, cependant conçue par Peirce comme réalisée dans les *faits* de la recherche<sup>3</sup>, pourvu que celle-ci soit menée dans le strict respect de la méthode scientifique. Par définition, certes, la recherche du vrai va vers le vrai; mais pourquoi dire que dans les faits, toute recherche sérieuse ne peut qu'également se diriger vers ce but ? Nous pourrions tout de même faire fausse route, même avec le meilleur esprit scientifique. Considérons une analogie numérique concrète que Peirce a utilisée pour expliquer ce qu'il entend par «destin» :

Certaines méthodes du calcul mathématique se corrigent d'elles-mêmes; de telle sorte que si une erreur est commise, il suffit de poursuivre pour qu'elle soit finalement corrigée. Par exemple, je veux extraire la racine cubique de 2. La bonne réponse est 1.25992105... Voici la règle :

Formons une colonne de nombres<sup>4</sup>, que nous pouvons appeler les *A* pour être bref. On choisit trois nombres arbitraires pour les trois premiers *A*. Pour former un nouvel *A*, on ajoute les deux derniers *A*, on triple la somme, on ajoute à cette somme l'avant-avant-dernier *A*, et le résultat constitue le *A* suivant. Maintenant, tout *A* (plus bas il se trouve dans la colonne, meilleur il est) divisé par le *A* suivant donne une fraction qui, augmentée de 1, est approximativement égale à  $\sqrt[3]{2}$ . [4, 5.574]

Peirce compare le raisonnement scientifique en général à ce processus qu'on peut dire auto-correcteur : les termes de la suite ( $w_n$ ) se rapprocheront de sa limite, quelles que soient les trois valeurs choisies au départ, et quelles que soient les erreurs de calcul commises en route, pourvu qu'elles ne soient pas trop nombreuses, ce que Peirce suppose du fait de la bonne volonté du chercheur et des compétences que cette qualité implique. En effet, une erreur de calcul au sein de la suite sera simplement équivalente au choix d'un nouveau triplet de départ. Ainsi, en dotant le raisonnement d'un processus auto-correcteur, ce qu'il affirme aussi des raisonnements inductifs et abductifs, Peirce parvient à cette idée que nous ne pouvons qu'avancer vers la vérité, si nous

voulons seulement la rechercher.

Que l'exemple mathématique ne soit pas rigoureusement correct apporte un démenti amusant à l'idée de destinée. D'abord si on prend comme point de départ de la suite, pour les trois premiers éléments, la valeur nulle, alors on ne pourra pas même définir  $(w_n)$ . On peut répondre cependant que ce choix est d'emblée exclu du fait de la compétence du chercheur. Mais ensuite, si on s'autorise des valeurs initiales irrationnelles, on remarque qu'il existe une infinité de «mauvais» triplets, qui conduisent à des suites divergentes. Ce sont certes des idéalités mathématiques directement exclues par le souci calculatoire, qui impose l'approximation décimale. Cependant la convergence sera d'autant plus lente que les valeurs initiales, ou obtenues à la suite d'une erreur, seront proches de ces valeurs irrationnelles; ainsi, s'il est maladroit et malchanceux, le chercheur ne s'approchera jamais de son but. En faisant donc un peu jouer l'exemple de Peirce, on voit poindre dans sa définition un véritable optimisme, bien qu'il se soit opposé à semblable interprétation prophétique. L'exemple d'une suite qui ne se corrige d'elle-même que dans certaines conditions révèle l'entrelacement d'éléments définitoires et factuels dans la notion de destinée.

A quoi ressemblerait concrètement une telle suite dans le domaine des opinions ? Dans «How to Make Our Ideas Clear», Peirce prend l'exemple de la mesure de la vitesse de la lumière. Son propos est alors plutôt d'affirmer l'unicité de la réponse à la question posée, à travers une variété de méthodes possibles, que de montrer un développement historique dont chaque étape pourrait être l'élément d'une suite. Toujours est-il qu'on peut s'imaginer son modèle, à partir de cet exemple, de la manière suivante : il existe un ensemble de processus-limites convergeant vers le vrai engendrés chacun par une question précise à un moment donné du développement des sciences. Pour illustrer l'idée d'une progression vers un état-limite, considérons par exemple l'expression de  $\pi$  comme une certaine suite d'approximations décimales : 3, 3.14, 3.1415, ... De la même façon que les mathématiciens peuvent assimiler un nombre réel aux suites de rationnels dont il est la limite, on peut assimiler la vérité à la suite même des états de la science. Pour le mathématicien, l'intérêt de cette construction réside dans l'introduction de nouveaux nombres à partir des seuls rationnels, qui ne suppose donc pas de sur-ensemble hypothétique : un réel *est* une suite de rationnels<sup>5</sup>, vivant dans l'extension d'une demeure connue plutôt que dans un univers indéterminé. Penser la vérité comme la suite des états de la science sur une question donnée nous permet de discourir sur un objet dont on connaît alors plus précisément la nature. Nous donnerions en effet par là un sens à l'idéal que serait le terme de cette suite, tout particulièrement dans le cas d'une suite infinie, où poser le vrai comme le «dernier» énoncé de la suite n'aurait pas de sens. La vérité sur la vitesse de la lumière serait ainsi la suite des énoncés que la science a fournis et fournira à son propos. Nous disposerions également d'une analogie pour la notion de vérité approximative.

Qu'objecte Quine à ces analogies ? Après tout, Peirce ne propose que de projeter dans un idéal futur le progrès constaté jusqu'à présent, notamment une plus grande généralité des modèles et une amélioration constante des prédictions, projection dont la possibilité est considérée comme constitutive de notre idée de la vérité. Elle n'est pas conçue comme nécessairement donnée dans le futur de notre science, mais plutôt comme ce qui doit résulter de l'application intelligente de la méthode scientifique -- l'absence d'optimisme résidant dans le fait que cette application est elle-même un fait contingent, le péché d'optimisme provenant, lui, de la liaison intrinsèque de cette application sérieuse avec une *convergence* de nos opinions vers le vrai, comme notre illustration mathématique le rappelait.

Examinons plus avant les difficultés que pose cette projection. L'insuffisant développement de l'analogie du progrès scientifique avec une suite convergente a pour effet, selon Quine, de les occulter. Quine ne demande pas une bonne définition formelle de la théorie scientifique, puis, sur l'espace de ces théories, la définition formelle d'une convergence. Ce serait une demande exorbitante et déplacée à l'égard de la définition de Peirce. Avant tout pour Quine, le problème tient au sens même d'une comparaison ainsi effectuée entre deux énoncés (deux théories), et au sein d'un ensemble d'énoncés (de théories). Quel sens pourrait donc avoir l'idée qu'elles pourraient se rapprocher l'une de l'autre pour converger vers une limite ?

Quine rappelle que l'idée de limite requiert la définition d'une distance. A proprement parler, une limite peut être construite sans qu'il soit nécessaire que l'espace considéré soit muni de ce que les mathématiciens appellent une distance. De manière générale, on définit une limite en munissant l'ensemble considéré (pour Quine l'espace des théories, pour Peirce celui des opinions) d'une topologie, c'est-à-dire, d'une famille de sous-ensembles baptisés «ouverts», grâce auxquels on définit d'abord une notion d'accumulation, ne faisant pas intervenir la notion de distance. Une suite de points tend vers une limite  $l$  si, quel que soit l'ouvert contenant  $l$ , tous les points de la suite s'accumulent dans cet ouvert à partir d'un certain rang. Pour pouvoir parler de «la» limite d'une suite, nous avons besoin d'un peu plus; il faut éliminer les cas où une suite a plusieurs limites. S'il existe deux points  $A$  et  $B$  qu'aucun ouvert ne sépare, c'est-à-dire s'il n'existe pas au moins un ouvert qui contient l'un et pas l'autre, alors toute suite convergeant vers  $A$  convergera aussi vers  $B$ , même s'il s'agit de la suite de terme constant égal à  $A$  ! Il nous faut donc supposer une topologie évitant ces pathologies.

L'assertion de Peirce contient deux présupposés : il y a une notion de convergence sur l'ensemble des opinions; et, partant d'un point de départ arbitraire, la méthode scientifique définit un processus convergent vers une limite unique sur cet ensemble. On peut proposer un modèle de convergence, mais au prix d'une extrême simplification de la nature d'une théorie scientifique. Si on l'assimile en effet à une fonction, qui, pour un ensemble de valeurs données, propose un ensemble de résultats donnés, on définit selon une procédure mathématique banale une convergence sur l'espace de ces fonctions. Chaque suite de fonctions est considérée comme l'évolution des réponses à une question donnée, pour suivre le modèle que Peirce nous propose. L'intérêt de passer par une telle analogie est de se débarrasser du problème suivant : on veut définir une limite; on pense à une analogie numérique; mais notre ensemble théorique est fait d'énoncés. Qu'est-ce que cela voudrait dire pour un énoncé d'être plus proche d'un autre, ou de converger vers un autre ? L'intérêt de passer par des fonctions est qu'il y a un sens précis pour cela, par exemple celui-ci : la suite de fonctions  $f_n$  tend vers la fonction  $f$  si, pour tout  $x$  dans l'espace considéré des paramètres,  $f_n(x)$  tend vers  $f(x)$ .

On peut se donner des images concrètes de cette convergence : on précise peu à peu la mesure d'une quantité physique donnée; on précise d'autant la fonction correspondante. Un modèle d'une telle fonction précisée par une suite de termes correcteurs est la décomposition en série de Fourier d'une fonction<sup>6</sup>. La fonction vraie, ultime, est alors représentée par la somme des éléments de la série. La réalité serait l'objet représenté par cette fonction.

### 3 Les présupposés de l'analogie numérique

Il est clair que notre notion de fonction est une simplification à l'extrême de ce qu'est une théorie scientifique. L'insuffisance de la comparaison avec des fonctions est, entre autres, que l'on a besoin que l'ensemble de nos fonctions soit raisonnablement homogène. Par exemple, il faut que l'ensemble des paramètres idéaux qui décrivent le système physique soit le même pour toute la suite des fonctions. Ce présupposé ignore le fait qu'on peut être amené à changer ces paramètres. L'homogénéité est ainsi celle des fonctions permises : on ne peut modifier l'espace de ces fonctions, condition que ne respecte pas, c'est le moins qu'on puisse dire, l'évolution des sciences.

Autre difficulté évidente, les fonctions ont un sens dans la théorie que leur seule considération mathématique ignore. En considérant ainsi des fonctions dont on veut ignorer le sens et la portée ontologique, nous parvenons à une image positiviste de la science : quoi qu'elle dise, seule sa dimension prédictive a une réalité. La théorie apparaît comme une boîte noire; l'important est dans la prédiction réussie, exprimée ultimement en termes observationnels, ces derniers n'étant gratifiés d'aucune portée ontologique. Peirce désirait montrer en quoi la recherche scientifique pouvait être dite en progrès vers la réalité, définie comme l'objet de la vérité, et on parvient à l'opposé du réalisme escompté, dans l'impossibilité de dire quoi que ce soit quant à ce qui existe.

En essayant de développer l'analogie mathématique, nous avons proposé une simplification qui ignore les changements de paradigme, et même, au sein d'une théorie donnée, l'introduction de nouveaux paramètres pour modéliser un système physique donné. Nous ne pouvons probablement définir la convergence ou l'approximation donc que pour une théorie suffisamment établie, et qui n'est plus susceptible de modification. Mais qu'est-ce que cela voudrait dire ? N'est-ce pas précisément ici que nous entrons dans la prophétie ? A cet égard, Putnam indique dans «The Question of Realism» qu'il ne partage pas le scepticisme contemporain à l'égard de cette idée de vérité approximative, d'une façon intéressante pour notre problème :

( ... ) il n'est pas inconcevable qu'on puisse un jour rendre précise la notion de «vérité approximative» au moins en tant qu'appliquée aux théories physiques. ( ... ) Si les révolutions scientifiques cessent un jour d'avoir lieu dans les sciences physiques fondamentales, nous pourrions un jour avoir de bonnes raisons de croire que toute théorie physique correcte doit être énoncée en termes de grandeurs particulières, et que les lois de toute théorie physique correcte doivent avoir certaines formes mathématiques particulières. Dans ce cas, l'idée que les théories précédentes dans ces sciences ont été de bonnes approximations de cette théorie «finale», ou esquisse de théorie, pourrait sans aucun doute avoir un sens précis, de même que nous pouvons maintenant donner un sens précis à l'assertion que la physique newtonienne est approximativement vraie du point de vue de la relativité générale. [5, p. 311]

Il est étonnant qu'une définition précise de la vérité approximative, ou chez Peirce, de la convergence des opinions, doive en passer par des restrictions factuelles. C'est un étrange concept de vérité que nous aurions défini : il ne deviendrait précis que dans la mesure où certains faits se réalisent, que nous n'avons d'ailleurs aucun moyen de constater. Car que serait constater la fin des révolutions scientifiques ? La logique de nos jugements s'oppose à de tels verdicts. Mais certes, on pourrait adapter nos exigences à notre situation et décréter raisonnablement que nos croyances se

sont stabilisées, pour prendre les termes de Peirce, quand il nous semblerait absurde de supposer le contraire. Au sein de ce décret, nous définirions une vérité approximative, et peut-être aussi une convergence. Mais conservons-nous alors le droit de définir la réalité comme l'objet de ces croyances, ou même comme approchée par elles ? Si Peirce croit que la vérité doit apparaître à la limite de l'enquête empirique, c'est parce qu'il considère la méthode scientifique comme la seule qui puisse produire des croyances stables. C'est précisément ce que Putnam affirme qu'il faut *supposer* pour pouvoir définir une proximité sur des théories.

## 4 La sous-détermination des théories

Considérons maintenant, en suivant l'ordre des objections de Quine, le problème de la sous-détermination des théories scientifiques : à partir de ce fait naturel que les théories sont sous-déterminées par les faits empiriques qui les soutiennent, Quine considère comme plausible la coexistence de plusieurs théories scientifiques empiriquement équivalentes, et pourtant distinctes logiquement et sémantiquement (aux plans du sens et de l'ontologie). Pour qu'elles puissent être dites distinctes sémantiquement, nous devons montrer qu'il n'existe aucune traduction de l'une dans l'autre qui conserve leur structure. On ne peut pas, précise Quine, s'assurer de ce fait; nous pouvons simplement dire que nous ne voyons pas de semblable traduction, si bien que leur différence est pour nous réelle. Cette assertion porte-t-elle contre la définition de Peirce ? Quine affirme ici la chose suivante :

( ... ) nous n'avons aucune raison de supposer que les irritations superficielles de l'homme même portées à l'éternité admettent une seule systématisation qui soit scientifiquement meilleure ou plus simple que toutes les autres possibles. Il semble plus probable, ne serait-ce qu'à cause des symétries ou dualités, que d'innombrables théories alternatives soient taillées pour la première place. La méthode scientifique est la voie vers la vérité, mais elle ne fournit même en principe aucune définition unique de la vérité. Toute soi-disant définition pragmatique de la vérité est destinée à l'échec de la même manière. [6, p. 23]

Accordons un instant, comme le fait Quine, sens et possibilité à l'idée de convergence, sans préciser comment on les obtient. La définition de Peirce s'effondre-t-elle, dans le cas où il n'y aurait pas convergence vers une limite unique ? Une convergence vers plusieurs limites différentes reste une convergence. Quine envisage le problème dans la conclusion de son article «On Empirically Equivalent Systems of the World» [7]. Que devrions-nous dire dans le cas imaginaire où deux théories seraient également acceptables et confirmées par toutes les observations possibles ? Sont-elles vraies toutes les deux ? En tout cas, dit Quine, la vérité est une notion qui n'a de sens qu'à l'intérieur d'une théorie, et il n'y a pas de vérité en dehors d'elle. «C'est la situation extrême», écrit Quine, «où nous ferions bien de nous établir dans un franc dualisme».

Peirce dirait-il que l'unicité est une caractéristique incontournable de la vérité, et que nous devons

croire que nous n'y parviendrons donc jamais, si on admet réalisée cette situation imaginaire, ou bien considérerait-il que nous devons nous établir dans la vérité de ce dualisme ? La question commence à prendre un air de gratuité, mais il s'agit bien encore de nous demander ce que nous voulons et pouvons mettre dans ce concept. Nombre de textes de Peirce optent pour l'idée d'une limite unique à l'enquête. Mais sans doute est-ce une idée qu'il est prêt, en tant qu'empiriste, à abandonner. Peirce affirmerait vouloir s'en remettre ultimement aux fruits de la méthode scientifique, contre tout ce qu'il appelle la «méthode *a priori*». On se résoudrait alors à l'installation dans le dualisme, puisque le propos est de parvenir à la croyance établie. C'est le même mot que Quine et Peirce emploient, *to settle*, pour décrire notre relation à la vérité. Est vrai le lieu dans lequel nous pouvons nous installer. Maintenant, ce dualisme implique une révision complète des présupposés ontologiques naturels. L'idée donc que Peirce effectue une transformation douteuse du progrès en convergence vers une limite unique doit ainsi être nuancée. La seule idée d'une convergence vers une vérité ultime ne doit pas être vue comme issue d'un réalisme naïf : cette vérité-limite peut être duale.

## 5 Vérité immanente et vérité transcendante

Quine réserve finalement une objection de principe contre le type de définition que Peirce propose, et même contre le type d'espoir auquel Peirce limite parfois cette définition. Même si nous acceptons la possibilité d'une théorie finale, affirme Quine, elle ne nous sera d'aucun usage si nous recherchons une définition de la vérité pour une phrase donnée quelconque. Voici l'objection de Quine dans *Le mot et la chose* :

Nous ne pouvons pas dire ( ... ) qu'une phrase donnée *P* est vraie si elle, ou une traduction de celle-ci, appartient à  $\theta$ , car il n'y a en général pas de sens à rendre équivalentes une phrase de la théorie  $\theta$  et une phrase *P* donnée indépendamment de la théorie. A moins d'être très fortement et directement conditionnée par la stimulation sensorielle, une phrase *P* est dénuée de sens, sauf relativement à sa propre théorie; dénuée de sens inter-théoriquement. [6, p. 24]

Quine semble nous dire que si nous lions la vérité à cette théorie, alors nous perdons l'usage réel de ce terme. Nous ne pouvons plus dire d'une phrase donnée quelconque qu'elle est vraie ou fausse. La propriété du vrai appartient en quelque sorte à cette seule théorie finale, de telle sorte que toute la signification du prédicat «être vrai» se réduirait à «appartient à la théorie finale».

Admettons qu'un écolier de cette époque lointaine où la vraie théorie sera construite, ou une esquisse formelle de celle-ci, demande si une phrase *P* est vraie. Alors le seul moyen pour lui de le savoir sera d'attendre d'avoir appris la théorie finale. Cela est assez évident, dirons-nous. Mais c'est une évidence tout à fait problématique. Car entre temps, l'écolier ne sait tout simplement pas quelle est cette qualité qu'on attribue à la proposition. La critique de Quine montre qu'une conception forte de la vérité court le risque de ne pas pouvoir être applicable dans la plupart des cas où nous usons effectivement de ce concept, c'est-à-dire dans les cas où nous voulons savoir si une phrase donnée est vraie ou fausse.

En coda à cette critique, Quine renvoie à la thèse d'indétermination de la traduction, qui fait l'objet

célèbre du deuxième chapitre du *Mot et la chose*. On sait quelles difficultés elle peut poser à la définition précise d'une convergence entre théories, puisqu'on n'a pas seulement une idée claire de ce que peut être la synonymie de deux énoncés. L'indétermination est invoquée au moment où nous tentons d'utiliser la définition peircienne de la vérité pour juger d'une phrase particulière : si nous avons une notion forte de la vérité, c'est-à-dire, en l'occurrence, liée par définition à une certaine théorie scientifique, il faudra passer par une traduction de la phrase dans le langage de la théorie. Pour cela, il faudra prendre tous les risques que la traduction engendre, c'est-à-dire ne considérer sens et engagement ontologique qu'à équivalence empirique près. Quine nous montre ainsi que doter la vérité d'un contenu fort risque d'anéantir le sens et la portée ontologique d'une phrase ou d'un ensemble de phrases données.

Nous avons donc là une bonne raison pour soutenir une conception déflationniste de la vérité, servie par l'équivalence « $\`p$  est vrai si et seulement si  $p$ », contre des conceptions plus substantielles comme celle de Peirce<sup>7</sup>. La même chose est vraie pour le concept de réalité. Si nous le lions par *définition* à une théorie finale, si donc nous *définissons* la réalité ainsi comme la limite correspondant à un processus convergent, alors nous nous dénisons le droit de parler de choses réelles tant que nous n'avons pas construit cette théorie.

## Références

[1]

K.-O. Apel, «C.S. Peirce and the Post-Tarskian Problem of an Adequate Explication of the Meaning of Truth: Towards a Transcendental-Pragmatic Theory of Truth, Part I», *The Monist* (1980), pp. 386--407, Part II in *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 1982 (18), pp. 3--17.

[2]

J. M. Baldwin, *Dictionary of philosophy and psychology*, McMillan and Co, New York, 1901.

[3]

S. Haack, «The Pragmatist Theory of Truth», *British Journal for Philosophy of Science* 27 (1976).

[4]

C. S. Peirce, *Collected Papers*, Hartshorne, Weiss & Burks (eds.), Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1930--1958.

[5]

H. Putnam, *Words and Life*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1994.

[6]

W. V. O. Quine, *Word and Object*, M.I.T. Press, Cambridge, Mass., 1960. Tr. fr. *Le mot et la chose*, J. Dopp et P. Gochet, Flammarion, Paris, 1978.

[7]

W. V. O. Quine, «On Empirically Equivalent Systems of the World», *Erkenntnis* 9 (1975), pp. 313--328.

[8]

W. V. O. Quine, *Quiddities, An Intermittently Philosophical Dictionary*, The Belknap Press, Cambridge, Mass., 1987. Tr. fr. *Quiddités, dictionnaire philosophique par intermittence* par D. Goy-Blanquet et T. Marchaisse, Seuil, Paris, 1992.

[9]

W. V. O. Quine, *Pursuit of Truth*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1990. Tr. fr. *La poursuite de la vérité* par M. Clavelin, Seuil, Paris, 1993.

---

1

Nous remercions les rapporteurs pour leurs remarques, notamment pour la référence à l'article de K.-O. Apel [[1](#)].

2

Pour donner une image complète de la définition de la vérité de Peirce, il faudrait exposer sa conception de la méthode scientifique, certainement première chez lui par rapport à la définition de la vérité. Nous nous limiterons au caractère auto-correcteur de la méthode scientifique, qui se rattache immédiatement à notre thème de la convergence.

3

Cf. S. Haack, «The Pragmatist Theory of Truth» [3] pour une position du problème de sa dimension «prophétique» chez Peirce.

#### 4

En langage moderne, si l'on définit la suite  $(u_n)$  par la relation de récurrence  $u_{n+1} = 3(u_n + u_{n-1}) + u_{n-2}$  et la donnée de ses trois premiers termes, alors  $w_n = u_{n-1}/u_n$  converge vers  $\sqrt[3]{2-1}$  quelles que soient les valeurs données aux paramètres  $u_0, u_1$  et  $u_2$ .

#### 5

A strictement parler, une classe d'équivalence de suites de Cauchy pour la valeur absolue usuelle, modulo les suites de limite nulle : deux suites représentent le même réel si et seulement si leur différence tend vers 0.

#### 6

Par exemple, toute fonction suffisamment régulière sur  $[0, 2\pi]$  s'écrit

$$f(x) = \sum_{n=0}^{+\infty} (a_n \cos(nx) + b_n \sin(nx)),$$

où  $a_n$  et  $b_n$  tendent vers 0. En d'autres termes, à échelle suffisamment petite, une fonction «physique» est la superposition d'une famille de fonctions oscillantes d'amplitude rapidement décroissante.

#### 7

Dans un article posant les préliminaires d'une théorie «transcendantale pragmatique» de la vérité, et qui invoque la conception de la vérité de Peirce, K.-O. Apel [1] conclut d'une manière qui s'oppose précisément à la nôtre : une explication de la vérité fondée sur la définition de Tarski doit être rejetée au profit d'une conception qui aura des points communs essentiels avec la conception peircienne. Pour Apel, elle a, entre autres mérites, d'inclure dans la définition même de la vérité la référence à une communauté idéale et fait ainsi dépendre le vrai d'un *consensus omnium*, sans pour autant rencontrer les difficultés d'une théorie de la vérité-cohérence, jugée insuffisante. Mais les considérations d'Apel s'arrêtent là où commencent notre propre interrogation : Apel n'interroge pas cette idée d'un *ultime* accord, qu'il considère comme interprétable à partir du concept d'idée régulatrice, en invoquant le concept kantien. La conception de Peirce cependant contient une notion de l'ultime qui est différente de la seule idée de régulation de l'activité scientifique par un idéal : elle avance un principe de convergence.

---

